



**HAL**  
open science

## Le chez-soi dans tous les sens

Pascal Amphoux, Lorenza Mondada

► **To cite this version:**

Pascal Amphoux, Lorenza Mondada. Le chez-soi dans tous les sens. Architecture et Comportement/Architecture and Behaviour, 1989, vol. 5 (n°2), pp. 135-152. hal-01561820

**HAL Id: hal-01561820**

**<https://hal.science/hal-01561820>**

Submitted on 13 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## Le chez-soi dans tous les sens

*Pascal Amphoux*  
*Institut de Recherche sur l'Environnement Construit*  
*Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne*  
*14, avenue de l'Eglise Anglaise*  
*CH-1001 Lausanne, Suisse*  
*et*  
*Lorenza Mondada*  
*Section de Linguistique*  
*Université de Lausanne*  
*Lausanne, Suisse*

### Summary

Our phenomenological approach deals with home as a heuristical concept which is neither subject nor object.

Based on a linguistic analysis of the home concept in French, we discriminate between two major semantic fields, the normative and the generative.

We then refer to the spatial and temporal structures of housing by outlining both the space of the self and the discontinuous and paradoxal nature of time.

On a more operational level, it would seem relevant to describe the space of the self parallelly as motive (both as figure and motivation) and effect (both as psychological impact and sensory illusion). In order to illustrate these concepts adequate environmental examples can be found in the lighting of home interiors and sound-related behaviour.

### Résumé

Ni objet, ni sujet, la notion de "chez-soi" relève très directement des principes d'une approche phénoménologique.

En premier lieu, une approche linguistique du terme français est proposée. Elle permet de distinguer deux grands registres de connotations, qui relèvent respectivement d'une "conception normative" et d'une "conception générative".

Puis, nous abordons la réflexion sous l'angle des configurations spatiales et temporelles de l'habitat, en retenant deux arguments: d'une part, le problème de la délimitation d'un *espace propre*, qui pose les questions de l'autoréférence, de la constitution d'une identité et de l'appropriation des lieux; d'autre part, l'existence d'un *temps discret et paradoxal*, qui pose celles de la synchronisation, de la discontinuité et de l'immédiation des rythmes et des activités domestiques.

Enfin, d'un point de vue opératoire, l'espace propre est ressaisi à travers le concept de *motif* (entendu à la fois comme forme schématique et motivation) et connoté d'exemples recherchés dans le domaine de l'usage et du rôle de la lumière à l'intérieur du logement; quant à l'enchevêtrement des temporalités, il l'est à travers le concept d'*effet* (entendu à la fois comme impact psychologique et comme illusion sensorielle) et connoté d'exemples repérés dans le domaine des pratiques sonores des habitants.

## 1. Introduction

Espace-temps dense de connotations dans les pratiques et les représentations des sujets d'une part, objet synthétique, holistique et pourtant mouvant pour la réflexion d'autre part, le *chez-soi* sera considéré ici comme un concept heuristique, prétexte pour interroger et dégager différentes approches de la spatialité. Les modes comportementaux liés au *chez-soi*, parfois prisonniers de lui, montrent sa prégnance dans le quotidien - les images et les modèles explicatifs qu'il induit en soulignent à la fois l'importance et les dangers théoriques. Le *chez-soi* est de ces concepts qui s'imposent à l'esprit - celui du commun comme celui du penseur - avec tant de force qu'il est impossible d'en maîtriser tous les tenants et aboutissants - rendant indispensable son archéologie et invitant à interroger ses contenus latents.

Une relation semble s'imposer entre le *chez-soi* et l'espace de la maison, du logis, appartement ou chambre, lieux qui en matérialisent la charge affective et en stabilisent les aspirations subjectives. Nous analyserons en premier lieu les fondements de ce rapport dans le langage. Nous cernerons ensuite les conditions spatio-temporelles de son fonctionnement. Enfin nous tenterons de donner une dimension opérationnelle à la notion de *chez-soi* ainsi définie à travers deux concepts transversaux touchant respectivement l'espace et le temps, motifs et effets.

## 2. Origines et variations - Sens

Le *chez-soi* se présente à l'esprit comme une expression figée dans sa forme linguistique, circulant dans le langage et le vécu quotidien avec une sorte d'évidence. S'interroger sur son histoire et son fonctionnement prend sa pertinence par rapport au langage conçu comme dimension du comportement humain, appartenant à la sphère de l'action (Mondada, 1989), intervenant de façon constitutive dans la spatialité. Une approche relevant des processus langagiers en général (les modalités d'échange communicationnel, d'interaction et de lisibilité réciproque) repose elle-même sur l'approche visant les fonctionnements linguistiques, qui relèvent de chaque langue en particulier et qui en montrent la spécificité culturelle.

### 2.1. Significations

1. Etymologiquement, *chez* est la forme atone de l'ancien français *chiese*, *chies*, *ches* ou *chese* (von Wartburg, 1950), signifiant maison, du latin *casa*. *Chez-soi* est attesté beaucoup plus tard par Furetière en 1690. Il y a donc lieu de distinguer la préposition et sa nominalisation, les deux étant caractérisées par une distribution et des contextes d'usage différents, que nous mentionnerons brièvement.

- a) La préposition s'applique à des pronoms et noms de personne, propres et communs : *chez moi/toi/lui/...*, *chez Jean/Proust*, *chez la voisine*, *chez les Français*. *Chez* suivi d'un pronom peut donc désigner des espaces variables, allant de la personne, au quartier, à la ville, au pays (ex. : *chez moi* pouvant toucher des extensions plus ou moins grandes).

La préposition, en outre, enchaîne sur des verbes d'état (*être chez soi*) ou de mouvement (*rentrer/sortir de chez soi*) avec adjonction éventuelle d'autres prépositions (*de, par, derrière, devant,...*).

- b) Le nom dérivé admet deux réalisations, *chez-soi* et *chez-moi*, et obéit à de nombreuses restrictions co-textuelles : on dit *le/un chez-soi* et *mon chez-moi*, mais pas *\*un chez-moi* ou *\*ton chez-moi*. Par la limitation même de ses possibilités d'usage, alors que le *chez-soi* est un concept abstrait (*Chacun veut un chez-soi*, exemple du "Robert"), la forme courante de *mon chez-moi* a la propriété de faire redonder la marque du "je", qui souligne la préséance du sujet sur celle de l'objet, ainsi que le vecteur de la relation du sujet à l'espace.

2. Du point de vue sémantique, si le *chez-soi* (plus tardif) récupère indirectement les connotations casanières de son étymologie (déf. "Robert" : "Domicile personnel (avec valeur affective)"), la préposition la perd en supportant une dimension spatiale à extension variable et éventuellement indéterminée.

D'un côté, la nominalisation figée de la préposition semble donc faire référence à un processus et à un lieu spécifique de l'imaginaire du moi, français de surcroît (on a remarqué la non-correspondance du terme dans les autres langues, qui pourtant traduisent la préposition). Cette fixation en fait en même temps un concept, une expression dont la puissance descriptive, voire explicative, semble s'imposer d'elle-même<sup>1</sup>.

D'un autre côté, l'évolution sémantique de la préposition *chez* introduit une dimension relationnelle fondamentale, jouant entre un sujet et un espace variable, dont nous voudrions souligner la richesse de possibilités connotatives, et que l'expression invariante du *chez-soi* tend à figer... dans sa demeure étymologique. L'identification exclusive du *chez-soi* au lieu du logis se fonde sur des raisons fort diverses : les habitudes culturelles de notre civilisation sédentaire en constituent une, la volonté de matérialisation des besoins, désirs, représentations du sujet par une société de consommation en constituent une autre. La pensée fonctionnaliste ou certaines théories de l'identité peuvent contribuer à légitimer cette objectivation de l'imaginaire, ou à l'ériger en modèle exclusif.

Le concept du *chez-soi* renvoie ainsi à un paradigme latent qui juxtapose des valeurs de permanence, de stabilité ou de sécurité, et qui privilégie les figures spatiales de la clôture, de l'enfermement et de l'immobilité. Si une telle configuration peut plonger ses racines dans la *ratio* étymologique, une autre configuration peut être imaginée, qui s'inspire du mouvement même de l'affranchissement de l'origine et d'élargissement du

<sup>1</sup> Notons, au passage, la fascination pour le concept nominal et l'illusion entretenue par lui dans les langues occidentales, pour un type de pensée fondé sur un langage qui se partage en noms, catégorie grammaticale que l'on fait correspondre aux objets du monde et de la pensée, et en verbes, catégorie que l'on fait correspondre aux actions, par une sorte d'ontologisation "correspondantiste" des découpages grammaticaux. Un autre modèle serait envisageable, dans lequel les concepts seraient exprimés par des verbes, et où, par exemple, au lieu d'incarner les valeurs affectives de l'homme dans le nom-objet de la maison, on les exprimerait par un verbe : "maisonner". Une langue amérindienne, le Hopi, nous en donne l'exemple (cf. B.L. Whorf, 1969). Sans vouloir nous rattacher par là à une querelle discutant jadis certaines hypothèses culturalistes (la question est d'ailleurs fort ancienne, et rejoint le débat sur la relation entre formes linguistiques et formes de la pensée), nous entendons simplement souligner la disponibilité de nos langues à offrir des supports nominaux pour la pensée, se présentant comme des clefs de voûte du système ou des synthèses de celui-ci. Par exemple une pensée du sensible ou de l'imaginaire fera un usage particulier de cette disponibilité linguistique, en attribuant à des noms désignant des lieux une valeur symbolique et une place conceptuelle importante. Il importe alors d'éviter le piège de la réification de ces concepts, ainsi que le piège de leurs connotations latentes et non-contrôlées, se mêlant aux contenus heuristiques qu'ils sont censés représenter.

Ainsi en est-il pour le *chez-soi*.

mot, et qui s'interroge en même temps sur les conditions de possibilité de l'identité subjective dans un rapport dynamique et nomade à l'espace. Le chez-soi devient, selon cette dernière perspective, un rapport que le sujet recrée sans cesse avec les espaces qu'il parcourt, dans l'élaboration d'un sens qui n'est ni répétition ni identification, mais genèse de structures et de repères produisant un sentiment d'étrange familiarité.

## 2.2. *Conception normative et conception générative*

Cette vision alternative est l'occasion de s'interroger sur la constitution du sens de l'espace - en l'occurrence de celui de l'espace le plus intimement lié à l'identité du sujet.

Plusieurs conceptions du sens sont possibles.

D'une part, le sens peut être attaché à la stabilité des choses et des mots qui les désignent, à la fixité des habitudes qui règlent les usages attributifs et qui les approchent idéalement d'un usage standard, à la monovalence de la fonction enfin, le signe étant signe de l'usage de l'objet, spécifié comme un usage pour un objet...

D'autre part, face à cette conception normative, la réalité même des changements linguistiques nous invite à considérer le sens comme produit à tout instant par le face-à-face du sujet avec un autre sujet dans une situation spécifique, par une interaction qui négocie, accepte ou transforme les règles du langage et, en même temps, celles de la socialité, en élaborant ou en confirmant les rôles et les repères de chacun.

Cette conception interactionnelle et situationnelle du sens fait une place importante à l'espace que lui nie la première. En effet la première s'exerce sur un espace indifférencié, homogène, stable et universel, qui se trouve ainsi neutralisé en tant que variable intervenant dans les processus de signification. La seconde conception, au contraire, tient compte d'un espace hétérogène et local qualitativement vécu, perçu et conçu, espace transformé par les parcours des sujets et par leurs positions respectives dans les processus de communication, lieu de stratégies et tactiques qui font l'"invention du quotidien" (de Certeau, 1980).

Que devient le chez-soi dans cette double acception?

Centré sur la subjectivité et le corps propre du "je", ainsi que sur sa sensibilité spatiale, le sentiment du chez-soi s'établit dans une mise en relation spécifique du sujet à l'espace, où reconnaissance et créativité vont de pair, où la structuration du sens spatial se fonde à la fois sur un repérage familier et un balisage inconnu. La capacité qui est ici reconnue au sujet est la compétence à produire du sens à partir d'une structure minimale; sa nécessité ne s'exprime pas en termes d'objets à posséder, mais de structures de l'être à investir dans des relations qualitatives. Une telle construction du sens spatial (entendue à la fois comme signification, sensibilité, et direction) renvoie alors plus concrètement à l'appropriation de l'espace par le sujet : non pas propriété au sens de possession mais propriété au sens de qualité propre à un espace - à la lettre un espace propre dans un temps paradoxal.

## 3. Espace propre et temps paradoxal - Description

Les deux réseaux de sens qui ont été précédemment distingués interagissent de façon continue, obéissant à des aspirations et à des besoins parfois contradictoires mais également présents chez tout sujet. Versant normatif et versant génératif, vision statique et vision dynamique, mode représentatif et mode expressif dialectisent la conception du chez-soi. Ces deux conceptions sont toutes deux aussi criticables l'une

que l'autre lorsqu'on les considère séparément: la première tombe sous la menace du réductionnisme positiviste et du conventionalisme, solidaires d'attitudes conservatrices, voire franchement réactionnaires ou racistes<sup>2</sup> (le chez-soi comme valeur en soi, immuable et attachée à la matérialité spatiale du logis et à l'immuabilité de son passé); la seconde tombe sous celle de la fiction et de la mystification, qui arrachent la notion à la réalité (le chez-soi comme valeur pour soi, changeante et détachée de toute matérialité spatiale). Excès d'objectivisme dans un concept dur et précis d'un côté, excès de subjectivisme dans une notion floue et fluctuante de l'autre. La question n'est pas tant d'opposer ces deux conceptions de manière contradictoire que de les confronter de manière paradoxale et de montrer le passage de l'une à l'autre - la richesse de la notion en dépend. Le chez-soi est à la fois stable et mouvant, occulte et manifeste, spatial et corporel, matériel et immatériel. S'il fallait privilégier la dimension spatiale, nous dirions du chez-soi qu'il est un espace propre; s'il fallait privilégier sa dimension temporelle, nous dirions qu'il est une forme stabilisée d'enchevêtrement de temporalités.

### 3.1. Espace propre

L'expression permet de ressaisir par différentes connotations le passage entre les deux réseaux de sens dégagés précédemment.

D'un côté, en tant qu'*espace objectivé*, le chez-soi peut être décrit comme le lieu par excellence de l'appartenance (à moi), de l'ipséité (moi) et de la propreté (par moi) : à ce niveau, le chez-soi représente en effet à la fois une propriété, une personnalité et un mode de vie spécifiques; niveau adaptatif, fonctionnel et formaliste, nous sommes dans l'ordre de la séparation et de la mesure. Le chez-soi, en ce cas, recouvrerait la notion de territoire, au sens animal d'un espace strictement délimité et défendu, dans lequel l'intrus ne peut pénétrer autrement que par violation; il renvoie directement aux connotations architecturales de l'abri, du refuge, du retrait et de la privacité, particulièrement prégnantes dans les modèles architecturaux du logement bourgeois.

Mais d'un autre côté, en tant qu'*espace objectivant*, le chez-soi apparaît dans sa morphogénèse comme le lieu de l'appropriation, de l'autoréférence et de l'épuration. A ce niveau second, le chez-soi ne représente plus la possession, le propriétaire et son mode d'habiter, mais le mode d'appropriation du logement par l'habitant (non pas seulement le marquage ou les signes qu'il y appose mais surtout la façon de les poser ou de les reconnaître), le mode d'identification à l'espace ou la façon dont il s'en fait un référentiel, et le mode de sédimentation ou d'approfondissement du chez-soi (ce qui en reste lorsqu'on l'a épuré de sa matérialité ou de sa représentativité, lorsqu'on en a tout oublié, lorsque tous les signes d'une conscience du chez-soi - "incarnation" - ont disparu). Niveau de l'appropriation, de l'usage et de la formalisation, nous sommes cette fois dans l'ordre de la réunion et de la création: il y a déterritorialisation au sens animal (l'espace et ses limites ne sont plus nécessaires à la définition du chez-soi) mais reterritorialisation au sens humain (au sens d'une délimitation ou d'une orientation plus fondamentale de l'être dans des espaces éventuellement très différents); ce n'est plus l'objet matériel qui est déterminant, le nombre des pièces, leur aménagement, l'ameublement ou la décoration, ce n'est pas davantage le sujet en tant qu'individu psychologique imposant par sa volonté les règles ou les normes de son mode de vie, c'est le rapport de l'individu au marquage des espaces, à la distribution des pièces, à la lu-

<sup>2</sup> Les connotations de l'expression "C'est pas chez nous, ça !" Cf. Sibony, 1988, 40-41.

mière ou à l'environnement sonore - un certain type de qualité expressive dans laquelle il se sent bien ou mal mais qu'il reconnaît immédiatement. Ces "qualités expressives" ne sont donc à confondre ni avec des impressions subjectives, ni avec des données objectives, elles désignent un rapport au monde, stable et mobile à la fois, qui offre des points fixes (mais aussi une variabilité spécifique) par rapport aux impressions intérieures et aux circonstances extérieures que l'habitant ressent, agit ou subit. Ainsi peut-il se sentir chez lui à l'autre bout du monde, mais aussi se sentir étranger dans ses propres meubles.

L'espace propre en ce sens n'est plus seulement objectivant, il est *auto-objectivant*; il désigne le mouvement-même de l'objectivation; en l'occurrence il trouve une objectivité dans le chez-soi qu'il constitue<sup>3</sup>. Autrement dit encore, il s'objectivise en quelque sorte de lui-même, sans que le processus ne soit tautologique pour autant : d'une part, il n'est jamais achevé, l'objectivation du chez-soi étant toujours en cours et sujette à remaniements; d'autre part, il ne s'isole pas du sujet, étant caractérisé par une façon spécifique de réintroduire dans son for intérieur des signes extérieurs du vécu personnel, de s'approprier du hors-soi pour en faire du chez-soi. Le propre du chez-soi, ce serait alors de savoir s'abstraire des signes extérieurs qui le concrétisent en les réintroduisant toujours sous de nouvelles formes, les rendant ainsi méconnaissables pour l'observateur agnostique.

Ceci permet alors d'approcher et de préciser plusieurs caractères du chez-soi:

- 1 En premier lieu, le passage de l'ipséité de la représentation à l'autoréférence spatiale permet de préciser le *caractère d'unicité* que nous attribuons intuitivement à la notion de chez-soi. C'est le sentiment du chez-soi qui est *unique*, puisqu'intimement attaché à une personnalité; mais le moment/le lieu de son actualisation est *multiple*: au quotidien ou en voyage, dans une demeure, à une table de café ou au bout d'un chemin. La permanence de cette unicité est garantie par le fait qu'elle ne se réduit pas à un pur subjectivisme, mais se nourrit de la complexité intrinsèque de tout espace: loin d'être un bloc monolithique, le chez-soi est traversé par plusieurs niveaux de réalité, certains étant plus pertinents que d'autres et opérant ainsi des découpages spécifiques: le chez-soi y apparaît comme un enchevêtrement de dimensions organisatrices que chacun sélectionne et recompose en fonction de sa personnalité, pouvant privilégier une qualité de la lumière, un jeu de couleurs, une association d'odeurs, des rapports volumétriques et une accessibilité: principes d'ouverture ou de fermeture, degrés relatifs de transparence et d'opacité... Si le sentiment du chez-soi est unique, les conditions de son émergence peuvent être nombreuses<sup>4</sup>, ainsi que les formes de sa manifestation.

<sup>3</sup> Comme le montrent Deleuze et Guattari, "l'expressivité ne se réduit pas aux effets immédiats d'une impulsion qui déclenche une action dans un milieu : de tels effets sont des impressions ou des émotions subjectives plutôt que des expressions (ainsi la couleur momentanée que prend le poisson d'eau douce sous telle impulsion). Les qualités expressives, au contraire, les couleurs des poissons-corail, sont auto-objectives c'est-à-dire trouvent une objectivité dans le territoire qu'elles tracent." Deleuze et Guattari, 1980, 390).

<sup>4</sup> La notion de "déplaçabilité sélective", proposée par Hofstadter, pour désigner "la capacité des concepts ou des idées à se déformer ou à se modifier dans certaines directions" constitue peut-être une bonne métaphore pour évoquer le sentiment du chez-soi. "On peut pousser n'importe quel concept jusqu'à un certain point, au-delà duquel il va résister pour préserver son intégrité et ne pas être détruit. Si l'on pousse trop fort, le concept en question se transforme en un autre concept. Mais les concepts n'aiment pas perdre ainsi leur

- 2 En second lieu, le passage de la propriété à l'appropriation permet de préciser le *caractère de limite* du chez-soi à travers la distinction qu'il convient d'établir entre *topographie* et *topologie* : si la limite topographique peut devenir floue dans la définition du chez-soi (celle-ci ne requiert pas nécessairement de clôture physique, matérielle ou visible), la délimitation topologique, elle, y apparaît au contraire toujours nette et précise (le chez-soi se définit alors par des éléments ou des fragments qui peuvent être très hétérogènes mais qui relèvent de la même classe d'appartenance): dès l'enfance, on sait bien ce que l'on nomme son quartier (la maison, celle de tel ou tel copain mais non de tel autre, la boulangerie mais pas l'école, un arbre ou un mur), mais on ne sait pas toujours où en est la limite exacte. Ainsi en est-il aussi de l'urbanité, que l'on ressent parfois comme une qualité de l'espace émergeant brusquement d'un lieu sans pouvoir l'identifier à une "zone" délimitée. Ainsi en est-il du chez-soi dans la reconnaissance intermittente de lieux propres, disséminés, souvent éloignés et différents les uns des autres, mais reproposant ces mêmes signes et dimensions qui en constituent la spécificité profonde. Le vécu et les usages creusent ainsi dans le territoire des discontinuités, des blancs, des enclaves, des inversions... caractéristiques d'un mode d'appropriation de l'espace fondamentalement discret. Ceci se reproduit à l'intérieur même du logis: la répartition sexuelle des tâches domestiques, l'usage différentiel des pièces du logement, la nature et le rythme des activités, le type et la distribution du mobilier et des objets domestiques, l'autonomie plus ou moins grande des individus à l'intérieur du ménage introduisent des frontières floues et complexes à l'intérieur de l'espace du logis qui interdisent de l'assimiler purement et totalement à l'espace du chez-soi. D'une part le sentiment du chez-soi est une réalité qui connaît des degrés d'intensité variables suivant le lieu considéré; d'autre part il se constitue socialement et peut investir des éléments hétérogènes et éclatés à l'intérieur ou à l'extérieur du logement (une pièce, un meuble, un objet, une ambiance, une présence, un certain type d'accès...). L'intelligibilité est plus forte que la visibilité. La logique de l'inclusion et de l'exclusion est plus forte que celle de l'intérieur et de l'extérieur.
- 3 En troisième lieu, le passage de la propreté à l'épuration permet de préciser le *caractère fondamentalement occulte* du chez-soi. Espace du secret, le chez-soi peut être considéré en son sens trivial et purement local comme le dernier retranchement dans lequel l'individu se réfugie, s'entourant d'une succession d'enveloppes de plus en plus larges qui le protègent de l'extériorité; l'emboîtement des limites et des espaces est alors hiérarchique et strictement ordonné (le lit, la chambre, l'appartement, l'immeuble, l'îlot, le quartier, la ville, ...). Mais il faut aussi considérer que le secret du chez-soi réside autant dans l'activité du sujet et dans son utilisation de l'espace que dans l'espace lui-même; l'appropriation d'un lieu est en effet paradoxale: plus nous le connaissons, plus nous prenons conscience de la méconnaissance que nous en avons; plus nous l'utilisons, plus les représentations premières que nous en avons s'estompent au profit de chaînes

d'images complexes qui s'enfoncent dans les réseaux d'une mémoire profonde. Le désordre apparent des images, des objets ou des pratiques domestiques est alors quelque chose que nous entretenons soigneusement, car il nous est propre et, d'une certaine façon, il est le seul moyen sûr pour que nous nous y retrouvions. L'occultation, dans ce cas, n'est plus le fait d'une organisation hiérarchique de l'espace, ni celui de la volonté d'un sujet, elle n'est ni passive, ni active, ni consciente ni inconsciente, elle devient sourdement intentionnelle : elle est à la fois un moyen de se protéger contre l'intrus - le déplacement ou le changement de position d'un simple papier révélera sa présence - et un moyen de se protéger contre soi-même<sup>5</sup> - il y a toujours quelque chose qu'on ne retrouve pas dans ce que l'on recherche, certains lieux que l'on évite dans les cheminements urbains, certains objets que l'on n'utilise pas dans les activités domiciliaires. Le chez-soi tiendrait alors à cette capacité de l'individu à démultiplier et à polysémiser son espace, à cette façon de se réserver à soi-même des surprises, des espaces ou des temps non fonctionnels. Le chez-soi, ce serait une façon de se donner son propre espace - occulte - comme jamais définitivement atteint, toujours à redécouvrir, et toujours à épurer davantage (cf. aussi Amphoux & Pillet, 1985, 283-85).

Ces dimensions constituent les conditions de possibilité du sentiment du chez-soi, elles en permettent non seulement l'identification, mais aussi l'intelligibilité. Car la constitution de la spatialité sophistiquée du chez-soi fait jouer l'unicité-multiplicité, les seuils topographiques-topologiques, l'occultation-transparence de ses dimensions afin de construire une lisibilité sélective pour (ou contre) soi, pour (ou contre) l'autre.

Le chez-soi n'est pas un lieu individuel mais un lieu personnel, non pas un lieu égocentré et exclusif de l'autre mais un lieu de l'identité du "je" accueillant l'autre. Pour qu'il y ait possibilité de pénétration du chez-soi, il faut qu'il y ait une lisibilité - qui n'équivaut pas à sa codification sociale et probablement échappe à la distinction sociale. Cette lisibilité n'est pas donnée *a priori* comme un message à décoder, mais est construite en situation et en interaction par les actants sociaux - à chaque situation de rencontre pouvant, à la limite, correspondre une lisibilité pour les sujets concernés. Elle dépend en partie de la personnalité du sujet, qui peut recourir à des stratégies signifiantes, occultant ou produisant un sens donné. Elle dépend aussi de la structuration de l'espace, des degrés de liberté d'usage qu'elle permet, des modalités de clôture du système sur soi, avec plus ou moins de contraintes sur l'occupation et le comportement dans l'espace, avec des mécanismes de différenciation des usages et des modes d'accueil, garantissant des possibilités d'ouverture comme des mesures de fermeture.

Ce jeu communicationnel (invention locale du sens et non conformation aux stéréotypes) est aussi important dans le rapport à l'altérité que dans la relation à soi-même, dans l'intelligibilité pour l'autre (à commencer par celui/ceux avec qui on partage le logis) que dans la lisibilité pour soi, dans la dynamique des identités personnelle et collective. Car il faut donner un sens au chez-soi : dans les grandes demeures familiales il peut s'identifier à l'histoire du clan, récit qui dépasse le sujet et où il a à s'intégrer, récit auquel le sujet n'appartient pas mais qui lui appartient. Dans les démé-

<sup>5</sup> ... un moyen d'entretenir son activité, ses rituels ou sa gestuelle... Sansot (1973) nous dit du tiroir que le vieillard n'ouvre jamais dans son réduit qu'il est un moyen d'activer le recul de sa propre mort...

nagements multiples d'un appartement à l'autre, le récit se fragmente, s'arrête et reprend; l'habitant prend la fuite ou se terre; mobile, il investit davantage son besoin d'immobilité dans les meubles que dans les immeubles. Le secret n'est pas l'opacité, l'accueil n'est pas la transparence: l'un et l'autre sont des modulations du sens.

### 3.2. *Enchevêtrement de temporalités*

Si le chez-soi, comme il a été dit, ne se réduit pas à un espace immuable et clôturé mais se caractérise par sa dynamique dans le mouvement même de ce qui le constitue, c'est qu'il apparaît comme le lieu d'un enchevêtrement de temporalités différentes. L'expression ressaisit à son tour les deux réseaux de sens du chez-soi.

1. Il est certain tout d'abord que le chez-soi peut être représenté, sous l'angle temporel, de multiples façons et qu'il peut représenter en retour, dans une logique de l'équivalence, diverses topologies du temps : stationnaire, linéaire, cyclique ou discrète (Pomian, 1984, VIII).

- a) Temps divin de l'éternité, *temps stationnaire* dans lequel les êtres ou les objets sont tenus pour immuables, temps réversible de la mécanique, le chez-soi, en un sens, demeure hors du temps; cette dimension du chez-soi peut être envisagée dans sa connotation euphorique comme dans sa connotation dramatique (le refuge, l'abri ou l'espace du retrait, mais aussi le lieu d'abandon ou d'exclusion), dans ses connotations imaginaires (images littéraires ou sentiment vécu de la suspension du temps) comme dans ses aspects les plus utilitaires (échappement au temps contraint et aux trépidations de la vie sociale ou économique).
- b) *Temps linéaire* (progressif ou régressif), mesurable et causal, le chez-soi est aussi le signe de la continuité d'une vie et le lieu d'un découpage et d'une organisation parfois très rigoureux des activités domestiques qui entrent dans l'ordre comptable d'un budget-temps des ménages.
- c) *Temps cyclique*, temps de l'éternel retour et de la périodicité régulière, le chez-soi est encore ce lieu d'où l'on sort pour y revenir. Davantage, on peut considérer que le chez-soi prend consistance dans la régularisation des rythmes des activités domestiques, dans la répétition inlassable des gestes du quotidien, ou dans les effets de synchronisation et de mise en phase de pratiques diachroniques ou conflictuelles. En particulier, le chez-soi n'est-il pas l'espace du quotidien par excellence - celui où se forge l'habitus?
- d) *Temps discret*, enfin, ponctuel et discontinu, l'enracinement dans le chez-soi ou l'appropriation progressive d'un espace propre ne se fait pas dans la continuité mais apparaît plutôt comme une suite d'instantanés qui se reprennent et se ressaisissent, de faits et de gestes qui sont toujours réinterprétés, d'événements et de significations qui se répètent à quelque différence près : le chez-soi, dans ce cas, n'est plus représenté comme immuable mais comme une éternelle reconstruction, comme une continue discontinuité.

2. Mais si cet enchevêtrement peut être envisagé du point de vue *représentatif*, il doit l'être également du point de vue *génératif*. Il s'agit alors non seulement de désigner la morphogénèse du chez-soi à partir de la multiplicité des connotations temporelles évoquées précédemment (le chez-soi comme "donneur de temps" {Amphoux, 1988}),

mais aussi de replacer la notion dans le contexte prospectif de l'évolution culturelle récente. Approche phénoménologique de l'espace à travers la temporalité, de la perception spatiale par la confrontation entre un passé réactivé et un futur anticipé. Que devient donc le chez-soi face à une nouvelle appréhension du temps? Plusieurs axes de réflexions peuvent être pointés.

En premier lieu, *l'accélération constante des événements*. Face à la vitesse de renouvellement, d'apparition ou de disparition des données, des informations ou des objets dans les domaines les plus divers, il devient de plus en plus difficile de faire le tri et de se fixer sur un modèle de référence. Cette perte ou du moins cette mobilité des référents met en cause la problématique du chez-soi à travers deux tendances que l'on peut repérer dans l'aménagement intérieur des logements d'aujourd'hui : soit on tend vers un renouvellement accéléré et une accumulation outrancière de gadgets périssables, soit on revendique, de façon parfois tout aussi illusoire, l'authenticité d'un mobilier ou d'un mode de vie particulier.

En second lieu, on peut considérer à de nombreux égards que nous passons aujourd'hui d'une *logique du gain de temps* à une *logique de la dépense de temps* (Perrinjaquet, Amphoux, Bassand, 1986). Ceci est vrai dans la sphère de la production : l'efficacité des entreprises ne repose plus tant sur la réduction des temps de production (augmentation des cadences, accélération des transferts de stock, diminution des ruptures de charge...) que sur l'organisation des temps sociaux (horaires variables, temps partiels...). Mais ça l'est également dans la sphère du logement : l'accroissement du travail féminin, l'augmentation du temps libre et l'autonomie inter-individuelle de plus en plus grands à l'intérieur d'un même logement modifient fortement l'usage temporel du logement - aussi les nouveaux objets techniques proposés sur le marché ne visent-ils plus tant à économiser le temps de l'utilisateur (produits électroménagers, moyens de transport) qu'à lui faire dépenser son temps libre à la maison (produits informatiques, technologies de l'illusion, domotique...). Il y a derrière une telle évolution un bouleversement de la notion de chez-soi qui repose sur de nouvelles formes d'appropriation. En particulier, de nouvelles formes d'occultation doivent apparaître....

En troisième lieu, parmi les diverses représentations recensées plus haut, on peut soutenir que l'on passe progressivement d'une conception de la *continuité*, dans laquelle l'expérience spatiale était dominante, à une conception de la *discontinuité*, dans laquelle l'expérience temporelle devient dominante. On fait l'apologie du temps présent, il faut savoir vivre au jour le jour, réagir au plus court, s'adapter au plus vite à des situations éphémères... L'incertitude des itinéraires professionnels, du cycle de vie des individus et, corrélativement de leur itinéraire résidentiel, impliquent des modifications profondes sur les comportements : on ne bâtit plus nécessairement pour la vie mais pour quelques années, le temps par exemple d'élever les enfants dans un environnement péri-urbain avant de revenir en centre-ville. La conception architecturale du logement suit une évolution parallèle : l'espace fermé (le chez-soi clôturé ou cloisonné), apparent (le chez-soi palpable et matériel) et immuable (la pérennité du chez-soi) s'ouvre, devient transparent et éphémère; en témoignent certaines libertés dans l'organisation spatiale interne, l'utilisation des surfaces vitrées et l'obsolescence de la construction. En témoigne également, à un autre niveau, l'usage généralisé de la télévision, qui peut être considérée comme une nouvelle fenêtre, ouvrant le logement non plus sur son environnement immédiat mais sur un espace infini - écran translucide qui habille la matérialité des cloisons d'une transparence illusoire dans des images fugitives dont on peut

interrompt le flot par simple commutation (Virilio, 1984). La représentation de salon concentrait un public dans l'espace, la représentation télévisuelle le concentre dans le temps; la bibliothèque permettait de réunir des lecteurs d'informations différentes dans le même lieu, l'écran permet de diffuser la même information à des gens dispersés. Il est évident que la perception et les pratiques du chez-soi s'en trouvent grandement modifiées.

#### 4. Motifs et effets - Opérationnalité

Après la réflexion sur l'étymologie et sur le sens, les notions d'espace propre et de temporalités enchevêtrées nous permettent de préciser l'orientation de notre recherche - d'en préciser l'intentionnalité. Loin de se réduire à sa dimension statique et normative (le chez-soi comme propriété limitée et cachée), la notion étudiée ici doit être reconduite sur sa pente générative (le chez-soi comme incessante appropriation constitutive de son propre secret et de ses propres limites). C'est à cette condition unique que l'on peut lui redonner une fonction heuristique intéressante et non dogmatique. Encore ne faut-il pas limiter celle-ci à la seule recherche de concepts descriptifs, mais l'étendre à celle de concepts opérationnels. Mais la tâche est délicate : l'opérationnalité ne se réduit pas à une applicabilité - la problématique proposée empêche par exemple que l'on raisonne en termes d'adaptation fonctionnelle de l'homme à son environnement spatial ou temporel, mais exige que l'on apprenne à nommer des principes relationnels qui se situent à l'interface entre objet et sujet, entre données spatiales et données visuelles, entre données temporelles et données culturelles. Deux orientations nous paraissent possibles. La première privilégie l'*espace* et s'articule autour de la notion de *motif*, lié en particulier au rapport sensible à la lumière, la seconde privilégie le *temps* et s'articule autour de celle d'*effet sonore*. Ni l'une ni l'autre ne débouche sur des préceptes architecturaux; mais elles sont par contre toutes deux en mesure de remettre en cause les catégories habituelles de la conception architecturale et d'en réorienter fondamentalement les principes.

##### 4.1. Motifs

Le motif nous paraît pouvoir constituer un instrument transversal d'analyse et de conception. Le mot recouvre en effet une double signification qu'il convient de ne pas séparer. Nous avons d'une part, selon l'étymologie, le *mobile*, c'est-à-dire l'intention qui donne une raison d'agir, la motivation; nous avons d'autre part l'*image*, la figure, la représentation. Dessin et dessin, le motif est à la fois ce qui motive et ce qui est motivé, ce qui relève de l'ordre de l'usage ou de la conception et ce qui relève de l'ordre de la forme spatiale ou de la représentation. Il permet d'approcher des modalités d'interaction qui se situent à l'intersection entre la conception architecturale, la donnée spatiale et le vécu de l'usager. En l'occurrence il impose que l'on s'interroge sur ce que nous avons appelé des "configurations domestiques", c'est-à-dire sur la mise en forme réciproque des usages et des espaces dans l'économie domestique. La forme ne suit pas plus la fonction que la fonction ne suit la forme, il y a conaturalité de l'une et de l'autre : si l'espace est préconçu pour un usage déterminé, l'usage en retour façonne cet espace.

Le motif désigne alors précisément ce rapport de conaturalité entre forme et fonction: il suppose un rapport de fonctionnement autonome et autoréférentiel entre l'une et

l'autre, ou du moins une part d'autodétermination réciproque qui résulte de leur interaction constante - à la lettre un espace propre.

Une telle orientation de recherche conduit alors à privilégier des qualifications de l'espace qui d'une part réintègrent systématiquement dans leur définition la dimension contextuelle des espaces, des temporalités et des usages environnants, et qui d'autre part redonnent un poids fondamental au rapport sensible et imaginaire de l'usager à l'espace considéré.

1. Ainsi en est-il, par exemple, de tous les *espaces intermédiaires* - qui sont des motifs de la vie sociale ou familiale et des règles implicites de convenance qui la gèrent. L'espace intermédiaire peut être défini comme un espace qui unit et sépare à la fois - l'intérieur et l'extérieur, le privé et le public, la fonction et l'imaginaire; c'est un lieu de passage, de mélange et de contingence; concrètement, il désigne tous les "espaces-tampons" intérieurs ou extérieurs au logement - seuils, paliers, couloirs, corridors, escaliers, portiques, ascenseurs, vestibules, halls d'entrée, mezzanines, alcôves, estrades, demi-niveaux, recoins, coursives, portails, serres... Mais il ne les désigne pas simplement en tant que forme architecturale ou fonction déterminée, mais en tant que révélateur d'un certain type de rapport sensible à l'espace, à l'usage, à la matière, au son, à la lumière, à l'information ou aux personnes. Si les espaces intermédiaires constituent souvent la part maudite de la conception architecturale et le lieu d'élection de l'insécurité selon certaines enquêtes sociologiques, ils offrent aussi en puissance des propriétés architecturales intéressantes, en particulier du point de vue acoustique et énergétique, ainsi que des propriétés communicationnelles essentielles du point de vue de la sociabilité de voisinage. A ce titre il est certain qu'ils jouent un rôle déterminant dans la constitution d'un sentiment du chez-soi (en particulier à travers le sentiment de sécurité ou d'insécurité que peut impliquer le traitement de l'espace intermédiaire) <sup>6</sup>.

2. Ainsi en est-il, autre exemple, des *"isolats infraspaciaux"* - qui sont des motifs de l'usage des espaces domestiques ou des objets techniques qui y sont attachés. L'isolat infraspacial désigne pour nous un sous-espace qui n'est pas nécessairement matériellement délimité mais qui fait l'objet d'un usage plus intense que l'espace environnant, soit que cet usage soit déterminé par un objet ou une activité particulière, soit qu'il témoigne d'un investissement affectif particulier. Tout se passe comme si l'objet ou l'activité considérée, par une sorte de cohésion interne, créait son environnement spécifique et se refermait sur lui-même à l'intérieur d'une bulle spatio-temporelle propre. On peut évoquer le simple fait de "trouver sa place" et de s'approprier "son coin" à l'intérieur d'une pièce (ce qui ne requiert aucun aménagement spécifique mais est intimement lié aux configurations spatiales - disposition des meubles, de la porte, de la fenêtre, ...), on peut également penser, de façon plus prospective, à la généralisation des lampes halogènes, objet typique de ce point de vue (qui ne se réduit pas simplement à éclairer ou à fournir une certaine quantité de lumière, mais qui permet de façonner un éclairage d'ambiance et est en outre souvent un objet de design sur lequel est investie une charge affective particulière) ou encore au développement des "interfaces cathodiques" (télévision, informatique domestique) qui, fonctionnant comme des écrans de projection du monde extérieur sur le monde intérieur, font en même temps écran au sein de la cellule familiale entre les utilisateurs et les non utilisateurs : comme inter-

<sup>6</sup> Pour plus de précisions sur les rapports entre sentiment de sécurité et espace intermédiaire, voir l'article "espace intermédiaire", à paraître dans *Dictionnaire de Domotique*, sous la direction de W. Zanievicki, Milieux et Techniques / Eyrolles, Le Creusot, 1989.

face, l'écran relie et sépare à la fois, et ce rôle paradoxal crée un système relationnel qui peut faire l'objet de conflits ou de conventions - explicites ou tacites.

3. Ainsi en est-il des "*espaces de réserve*" (Amphoux & Pillet, 1985, 284) ou de ce que nous avons nommé plus haut "l'espace du secret". Deux lois principales permettent de le caractériser<sup>7</sup>.

- a) *Tout espace secret se redouble*, c'est-à-dire qu'il n'a d'existence que s'il comporte en lui-même un espace encore plus secret. Ce n'est pas la succession des niveaux hiérarchiques qui fait le secret, mais le principe du passage (du débordement ou du suintement) de l'un à l'autre; par exemple, le chez-soi ne se cache pas au plus profond de la sphère intime que protégerait la sphère privée, laquelle serait masquée par la sphère publique (ou alors il n'est qu'une vaste mise en boîte), il est le principe de l'emboîtement lui-même c'est-à-dire le passage de l'un à l'autre, la façon dont le public déborde sur le privé et réciproquement, la façon propre qu'a l'intimité de suinter dans la sphère privée ou la façon dont celle-ci révèle ou suggère certaines formes fragmentaires de l'intimité de l'usager; le chez-soi n'est pas l'intime, c'est le "devenir-intime", au même titre que le "devenir-privé" ou le "devenir-public". Rechercher les motifs de l'espace du secret, c'est alors repérer les principes formels de la préservation et de la révélation simultanées de ce caractère occulte - retravailler dans ce sens tous les principes imaginables de l'ouverture (ou de la fermeture) paradoxale des espaces, l'accès indirect, l'entrée en coulisse, le cadrage des vues ou "l'entrevue", le recul du fond caché de l'espace et de son être à mesure que l'on avance... (cf. Sauzet, 1985).
- b) *Tout espace secret "comporte" l'individu*, au sens précis où il en induit le comportement. Ce comportement est lui-même secret, non pas, une fois de plus, au sens où l'on chercherait à cacher intentionnellement son être profond mais au sens où il est coproduit par l'usage et par l'espace. Rechercher des motifs de l'espace du secret, c'est alors dans cette perspective, rechercher et typifier les configurations spatiales ou les principes topologiques qui secrètent des attitudes spécifiques. Un lieu fort, en ville, induit des rituels spécifiques - Goffman a bien montré qu'il implique toujours par exemple des rituels d'entrée ou de sortie différenciés. Il en est de même des lieux du logement : la salle de bains, le salon, la chambre à coucher induisent des usages spécifiques et ritualisés, mais ceux-ci ne doivent pas être confondus avec leur fonctionnalité. Il faut ici renvoyer au travail de Barbey (par ex. Barbey et Korosec-Serfaty, 1984) qui élabore une typologie de la chambre à partir de trois catégories majeures, la cellule, le salon et l'atelier; en effet, ces différents types ne résultent pas d'une distinction fonctionnelle : ils décrivent, à partir de caractéristiques topologiques précises (le rapport à la fenêtre, le type d'accès ou de temporalité), des types de rapport imaginaire à la chambre qui induisent des comportements et orientent l'affectivité de l'habitant - chacun de ces types pouvant se recomposer selon des modalités et des poids relatifs variables suivant les cas.

<sup>7</sup> Ces deux lois sont inspirées de l'analyse des sociétés secrètes proposées par Deleuze et Guattari, 1980, 352.

#### 4.2. Effets sonores

Le concept d'effet sonore, proposé par Augoyard (1987, 1988 ainsi que Augoyard *et al.* 1984), constitue un autre outil d'analyse transversale de l'environnement domestique, outil qui peut avoir des implications certaines sur la conception architecturale du logement et ressaisit en outre avec précision la question de l'enchevêtrement des temporalités.

L'intérêt de cette notion réside dans le fait qu'elle n'est pas réductible à un concept disciplinaire, mais qu'elle tire son sens d'une multiplicité de significations qu'elle emprunte conjointement à différents domaines, et en particulier à l'acoustique architecturale ou urbaine (description du "donné" sonore), l'esthétique musicale (phénomène de perception et principes de composition), mais aussi, et de façon essentielle, la psychosociologie de la vie quotidienne (analyse du comportement psycho-moteur, de l'intentionnalité et de la sémantique liés aux phénomènes sonores envisagés). De la sorte, cet instrument d'analyse et de description permet d'aborder des modalités d'interactions (des manières d'entendre ou de faire entendre) qui se situent à mi-chemin entre la donnée, l'action et la perception sonore. Ni objet, ni sujet, ni rapport structural, à la fois musicale, sociologique et anthropologique, la notion d'effet sonore permet alors de réintroduire dans la connaissance de l'environnement sonore deux dimensions habituellement écartées par les approches techniques :

- *le rapport au contexte et à la situation* : la "physique des effets", issue d'une pensée de la relativité, montre en particulier que l'apparence du phénomène ne dépend pas tant de l'émission que de la place de l'observateur (cf. par exemple l'effet Doppler);
- *l'importance de la dimension affective et imaginaire* : les "effets" produits par les techniques de composition musicale et de bruitage comme par la lutherie électronique contemporaine montrent, dans des situations spectaculaires, la capacité d'étonnement et le pouvoir émotif immédiat que toute émission sonore est susceptible de garder dans des situations d'écoute ordinaire (cf. Augoyard, 1987).

Or, parmi les effets repérés, certains touchent très directement la sphère domestique et il est certain qu'ils en constituent même une signature extrêmement prégnante. Ceci est particulièrement clair pour tous les effets qui sont liés à la composition ou à la propagation du son : effet de distorsion (comme déformation de certaines fréquences de l'enveloppe sonore), effet de réverbération (comme décalage audible entre une onde directe et une onde réfléchie), effet de résonance (comme mise en vibration synchrone d'un solide avec un son...) Mais cela l'est également pour certains effets qui mettent en jeu de manière prépondérante la perception, la psychomotricité ou la signification émergente de l'émission.

Ainsi en est-il par exemple des effets de *rémanence* et d'*anticipation*, qui désignent respectivement, pour résumer, le fait de continuer à percevoir un son qui n'est plus émis et celui de déjà percevoir un son qui n'est pas encore émis. Ces deux effets, fréquemment évoqués dans les enquêtes sur le vécu sonore ordinaire, supposent une habitude et une connaissance intime du contexte habité et touche directement le sentiment du chez-soi - le son y est présent et absent à la fois.

Ainsi en est-il, autre exemple, de *l'effet d'enchaînement*, dans lequel l'environnement sonore induit une chaîne de réponses sonores actives mais d'abord in-

conscientes, ou de l'effet de créneau, dans lequel un acteur saisit les moments où le contexte sonore est le plus favorable pour émettre un son. Ces deux effets sont typiques de situations interactionnelles particulièrement fréquentes dans le contexte interne de la domesticité - l'auditeur, cette fois, y est émetteur et récepteur à la fois.

Dans tous les cas, il y a changement de temporalité, ou plus exactement modification du rapport interactif entre plusieurs temporalités; et c'est en ce sens que les effets sonores peuvent être considérés comme un instrument d'analyse du chez-soi qui possède en outre un potentiel heuristique encore inexploré du point de vue de la conception architecturale.

## BIBLIOGRAPHIE

- AMPHOUX, P., PILLET, G. (1985), "Fragments d'écologie humaine" (Editions Castella, Albeuve, Editions de l'Université de Bruxelles).
- AMPHOUX, P. (1988), Donneurs de temps sonores, donneurs de temps sociaux, in D. Mercure, A. Wallemacq, éds, *Les temps sociaux* (De Boeck-Wesmael, Bruxelles).
- AUGOYARD, J.-F., BALAY, O., BELLE, O., CHELKOFF, G. (1984), Sonorité, sociabilité, urbanité, méthode pour l'établissement d'un répertoire des effets sonores en milieu urbain, *Plan Construction, Paris* (Rapport CRESSON, Grenoble).
- AUGOYARD, J.-F. (1987; 1988), Répertoire des effets sonores, *Direction de la Musique / Direction de l'architecture, Paris* (Rapport CRESSON, Grenoble, tome I, 1987; tome II, 1988; tome III, à paraître).
- BARBEY, G., KOROSK-SERFATY, P. (1984), Une chambre, *Architecture & Comportement / Architecture & Behaviour, 2, 2, 1984, 171-182.*
- DE CERTEAU, M. (1980), "L'invention du quotidien" (Bourgeois, Paris).
- DELEUZE, G. ET GUATTARI, F. (1980), "Mille plateaux", (Minuit, Paris).
- HOFSTADTER, D. (1986), Les ambigrammes, ambiguïté, perception et balance esthétique, in H. Atlan et al., *Création et créativité* (Castella, Albeuve, Suisse).
- MONDADA, L. (1989), Actes du langage, règles du discours et théories de la communication, *Actes des journées suisses de linguistique appliquée, Bulletin CILA, 50, 1989.*
- PERRINJAQUET, R., AMPHOX, P., BASSAND, M. (1986), Domus 2005, *Plan Construction, Paris* (Rapport IREC, Lausanne, février 1986).
- POMIAN, K. (1984), "L'ordre du temps" (Gallimard, Paris).
- SANSOT, P. (1973), "Poétique de la ville" (Klincksieck, Paris).
- SAUZET, M. (1985), Le parcours des sens, un sens de l'architecture, *L'architecture du vécu. Du Japon à l'Occident..*
- SIBONY, D. (1988), "Ecrits sur le racisme" (Bourgeois, Paris).
- VIRILIO, P. (1984), "L'Espace critique" (Bourgeois, Paris).
- VON WARTBURG, W. (1950) *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, vol. 2 (J.L.B. Mohr, Tübingen).
- WHORF, B.L. (1969), "Anthropologie et linguistique" (Paris, Denoël).
- ZANIEWCKI, W. (sous la direction de -) (à paraître fin 1989), "Dictionnaire de domotique" (Ed. Milieux et Techniques, Le Creusot, diff. Eyrolles, Paris).

Fig. 7 Maisons d'habitation avec cour intérieure entre les rues du Tunnel et des Deux-Marchés, Lausanne: coupe anatomique, 1988. Atelier Barbey/Diener (EPFL): S. Decker, P. Mivelaz, M. Rampini, I. Rossi.  
Residential buildings with inside yards between rue du Tunnel and rue des Deux-Marchés, Lausanne: anatomic section, 1988. Workshop Barbey/Diener (EPFL): S. Decker, P. Mivelaz, M. Rampini, I. Rossi.

